

**DU DIALECTAL À L'UNIVERSEL
LA GUERRE MONDIALE DE MARIO RIGONI STERN**

**FROM THE DIALECTAL TO THE UNIVERSAL
MARIO RIGONI STERN'S WORLD WAR**

**DAL DIALETTALE ALL'UNIVERSALE
LA GUERRA MONDIALE DI MARIO RIGONI STERN**

Emira GHERIB¹

Résumé

Identité et différence sont des notions dont l'essence rejaillit en temps de guerre. Mario Rigoni Stern (1921-2008) a vécu la seconde guerre mondiale corps et âme. Ce thème névralgique, prétexte et toile de fond, est l'écho qui retentit continuellement dans les textes de cet écrivain italien même si celui-ci n'entend aucunement cautionner les conflits et leurs horreurs. Groupes et espaces d'appartenance sont bousculés mais la guerre, monde de l'altérité, permet à Rigoni Stern de construire, de réélaborer son identité. Il découvre la richesse des brassages culturels forcés et l'espace de la macro histoire en récupérant une capacité de fraternité possible même avec ses « ennemis », terme qui, du reste, est totalement banni de son vocabulaire. La singularité de cette grande expérience vécue semble lui offrir l'opportunité de déceler des valeurs étonnamment universelles. Nous nous proposons ainsi d'analyser comment les combats réellement endurés par Rigoni Stern engendrent des combats intérieurs qui le poussent à se poser des questions existentielles que son profond optimisme alimente de réponses, l'amenant à croire en l'homme et en l'humanité en général et qui font que la toute puissance de la guerre se résorbe.

Mots-clés : Mario Rigoni Stern, guerre, identité, universel, appartenance.

Abstract

Identity and difference are concepts whose essence bursts out in times of war. Mario Rigoni Stern (1921-2008) lived in the Second World War with his whole body and soul. This key theme, pretext and backdrop, is the echo which resounds continuously in the texts of this Italian writer even if he does not intend to justify the conflicts and their horrors. Groups and spaces of affiliation are being hustled, but the war, a world of otherness, makes it possible for Rigoni Stern to build and elaborate his identity. He discovers the richness of forced cultural mixings and the spaces of macro-history while recovering a capacity for fraternity which is possible even with his "enemies" (– this last term being completely banished from his vocabulary). The singularity of this great experiment seems to offer him the opportunity to detect values that are surprisingly

¹ emira_gherib@yahoo.fr, Université de Tunis, Tunisie

universal. I will analyse how conflicts that Rigoni Stern has really undergone, generate internal conflicts that make him ask existential questions – questions that his deep optimism fuels with answers, which leads him to believe in man and humanity in general - and which make the power of war fade.

Key words: Mario Rigoni Stern, war, identity, universal, affiliation.

Riassunto

Identità e differenza sono concetti la cui essenza viene a galla in tempo di guerra. Mario Rigoni Stern (1921-2008) ha vissuto la seconda guerra mondiale corpo e anima. Questo tema nevralgico, pretesto e sfondo, è l'eco che risuona continuamente negli scritti di questo autore italiano anche se non intende assolutamente approvare la guerra e i suoi orrori. Gruppi e spazi di appartenenza sono travolti, ma la guerra, mondo dell'alterità, permette a Rigoni Stern di costruire, di ridisegnare, la sua identità. Scopre la ricchezza della mescolanza culturale forzata e lo spazio della macrostoria recuperando una capacità di fraternità possibile anche con i suoi "nemici", termine che, inoltre, è completamente bandito dal suo vocabolario. La singolarità di questa grande esperienza sembra offrirgli la possibilità di rilevare valori sorprendentemente universali. Proponiamo quindi di analizzare come i combattimenti realmente vissuti da Rigoni Stern generano combattimenti interiori che lo spingono a farsi domande esistenziali. Il suo profondo ottimismo infatti gli fornisce risposte che lo conducono a credere nell'uomo e nell'umanità in generale e che fanno sì che la strapotenza della guerra si riassorbi.

Parole chiave : Mario Rigoni Stern, guerra, identità, universale, appartenenza.

La seconde guerre mondiale a fortement marqué l'homme et l'écrivain Mario Rigoni Stern. Nous nous placerons dans ce contexte dramatiquement hostile pour nous interroger sur ces thèmes aussi complexes que denses d'*identité* et de *différence*. L'identité de Rigoni Stern, au sens le plus large du terme, est mise à mal dans cet espace en furie qui lui impose ses contraintes, dans un cadre des plus instable et morcelé. C'est pourtant à elle qu'il s'est fermement accroché. Son Plateau d'Asiago (Vénétie), où il naquit le jour de la Toussaint de l'année 1921, n'est jamais bien loin. En guerre, Rigoni Stern savait, d'un savoir obstinément humain, qu'il ne reviendrait de ces lieux abominables que par la vertu d'une grande fidélité. Le souvenir de son bout de Vénétie qui devient précisément métaphore du souvenir même et qui reflète alors le point d'ancrage de la condition humaine, est le lien qui ne se rompra jamais durant son long périple de guerrier et d'homme. Image parfois édulcorée d'une vie sereine et humble, c'est l'éternel symbole de la paix de l'âme, de la *paix* tout court. Il concrétise une énergie qui refoule la guerre et son emprise. Cette emprise, pour Rigoni Stern, se prolongera après la guerre, mais la libération se fait plus concrètement à travers l'écriture. En effet, il fera largement part de ses expériences de belligérant, dès sa première publication, *Il sergente nella neve. Ricordi della ritirata di Russia* (1953), dont le succès a été retentissant. Ce témoignage saisissant de vérité d'un simple sous-officier

Alpin jeté dans le secteur central du front russe est un texte limpide malgré les horreurs d'un carnage absurde¹. Pour lors, nous nous pencherons principalement sur ce premier ouvrage, sans complètement négliger pour autant ses autres écrits sur la guerre, non moins insignes², et nous analyserons comment, dans un tel contexte, l'identité est redimensionnée.

En pleine guerre, Rigoni Stern a donc trouvé du réconfort dans une sphère familiale et « dialectale », dans un sentiment et un besoin d'*identification*. Il s'agit d'une réponse à un besoin vital, c'est une façon de lutter contre la mort physique et psychologique. L'intimité au sein de son groupe, voire d'un groupe très élargi, se révèle être un lieu prospère de fidélité et de souvenir.

D'autre part, la guerre a révélé une trahison. Rigoni Stern s'est senti hautement trompé par sa Nation, par les grands décideurs du conflit. Du coup, son identité d'Italien a été fortement ébranlée. Il a eu amplement l'occasion de redéfinir ses ennemis.

En guerre, l'identité du combattant Mario Rigoni Stern était avant tout liée à son appartenance à un corps d'armée reconnu pour son esprit d'équipe : celui des « Chasseurs Alpins ». Ces derniers ont acquis au cours du temps une identité propre singulièrement due à la forte identité géographique des Alpes elles-mêmes. Groupe emblématique, souvent associé à une classe subalterne, à une culture rurale, il constitue ainsi une sorte de tradition populaire³. En 1938, Rigoni Stern, stimulé par une vocation, devient Alpin, malgré son jeune âge et en dépit de la difficulté de cette préparation militaire : les opérations se déroulent en priorité en milieu élevé et froid et nécessitent effort physique et endurance. Il ne tardera pas à mettre cet apprentissage en pratique. Les « *Penne nere* », soudées par l'humilité et par un amour commun pour la montagne, ont bien conscience des valeurs et de leur sort communs. Cette appartenance et cette cohésion contribuent à conférer un caractère « *dialectal* » à la première œuvre de Mario Rigoni Stern. Elio Vittorini, découvreur puis ami de l'auteur, dans son célèbre revers de couverture pour la toute première édition de *Il*

¹ En 1951, Elio Vittorini écrit à son ami Giovanni Paganin à propos de *Il sergente nella neve* : « *Ora, nella memoria, quando ci ripenso, mi sembra la cosa più viva che abbia letto sulla guerra.* »

« *Scrivo quando ho qualcosa da dire* », in : Mario Rigoni Stern. *Gusto dei contemporanei*, Quaderno numero 8, Comune di Pesaro, Pesaro, 1999, p. 43.

² En effet, ses écrits restent amplement nourris par ses souvenirs de guerre, ainsi, ponctuellement, il publie des ouvrages comme : *Quota Albania* (1971), *Ritorno sul Don* (1973), *Sentieri sotto la neve* (1998), *Inverni lontani* (1999), *Tra due guerre* (2000), *L'ultima partita a carte* (2002), et *I racconti di guerra* (2006).

³ Les premières troupes de montagne en Italie ont été créées en 1872.

sergente nella neve (1953), seizième titre de sa collection « *I Gettoni* » pressentit très rapidement ce caractère. On y relève une analogie très significative : « *piccola Anabasi dialettale* » qui fait ainsi de Rigoni Stern un « *piccolo* » Xénophon.

L'effective « anabase », *anayasiv*, littéralement, « montée, marche vers l'intérieur », occupe toutefois une place étriquée dans l'*Anabase* et dans *Il sergente nella neve*. Lorsque débute cette œuvre, les Alpains sont même déjà installés dans leur avant-poste, dans le secteur central du Don même s'ils y parvinrent suite à de longues marches. Longues marches également pour Xénophon et ses compagnons, relatées au début de son récit-fleuve. Bien plus longue et pénible que l'anabase, arrivera l'heure de la retraite, ce qui pourrait être la *catabase*, « la descente ». Venu pour faire la guerre, pour une conquête, le corps italien, pris en tenaille par les armées russes, entreprend une « avancée en arrière » obstinée et éreintante, des centaines de kilomètres durant, à travers une terre hostile. Le groupe est cisailé par les contradictions et la désorganisation, dans un froid dantesque et la faim quotidienne. La *catabase* prend même son sens mythologique : une « descente aux enfers », en l'occurrence ici, un enfer blanc, ardemment glacial.

Elio Vittorini lance la métaphore de l'*Anabase* et la module en l'encadrant entre les adjectifs *piccola* et *dialettale*, soulignant ainsi l'empreinte *intime* du livre de Rigoni Stern¹. Celui-ci n'a point l'ambition de transmettre rigoureusement l'Histoire, il compte simplement raconter *son* histoire, ou du moins, se faire porte-parole d'un groupe restreint, le sien, de ses émotions, d'une identité plus limitée. Ceci se pressent d'entrée de jeu par le choix du titre, empreinte d'une guerre poétisée : « *Il sergente nella neve* ». Le sous-titre : « *Ricordi della ritirata di Russia* » annonce une émergence affranchie et parsemée de faits personnels cristallisés, et donc limités, d'un simple témoin, qui, en réalité, confèrera à la guerre un caractère compromissaire.

¹ Italo Calvino, qui rédige l'introduction de *L'Anabasi* (Rizzoli, Milan, BUR, 1978), évoque justement notre auteur et écrit : « Ce qui caractérise l'ouvrage de Rigoni Stern et d'autres parmi les meilleurs livres italiens sur le retraite de Russie, c'est que le narrateur-protagoniste est un bon soldat, tout comme Xénophon [...], les vertus guerrières, dans l'écroulement général des ambitions les plus pompeuses, redeviennent des vertus pratiques et de solidarité sur lesquelles on mesure la capacité de chacun d'être de quelque utilité non seulement pour lui-même, mais aussi pour les autres. » (texte traduit par J.P. Manganaro). Calvino, I., *Défis aux labyrinthes, Textes et lectures critiques*, Tome II, Seuil, Paris, 2003, p. 142.

L'armée de Xénophon compta plus de « Dix Mille¹ » hommes et fut très hétérogène. Un groupe cosmopolite, composé de gens et de parlars très variés. En ce qui concerne l'« expédition » italienne, elle fut juste nuancée, le sergent Rigoni s'est principalement retrouvé parmi des compagnons venant du Nord de l'Italie². Des micro-groupes intimement reliés se recomposent dans la steppe. Par exemple, évoquant un corps franc de sa compagnie, Rigoni Stern écrit : « *tutti parenti tra di loro, o per lo meno uno faceva all'amore con la sorella dell'altro*³ ».

De nombreuses personnes parlant un *dialecte* assez similaire au sien, ou qu'il peut au moins comprendre, le côtoient. Cette mini-société connaît en fait une langue pittoresque composée de parlars vernaculaires et du jargon alpin⁴ ; elle se fonde parfaitement dans cet environnement. Dans *Il sergente nella neve*, sont à relever plusieurs expressions de dialectes septentrionaux qui en font une œuvre polyphonique mais qui restituent surtout sa dimension privée. Le sergent Rigoni tentera parfois de s'adresser à ses compatriotes en leur propre dialecte prouvant ainsi sa réelle volonté de tisser un lien, mais aussi son intention d'entretenir cette dimension dialectale : « *Entro nell'isba, parlo bresciano e dico che sono del loro battaglione. Mi accettano nella loro compagnia*⁵ ».

Ces échanges « dia-lectaux » s'incarnent, accroissent la grande expressivité du récit et visent à faire revivre en direct les scènes tout en traduisant une condition interne où l'identité n'est pas complètement déchirée. Le préfixe grec *dia-* « sépare » mais la frontière se déplace : dans ce contexte inédit, elle englobe et renforce un groupe élargi. Une identité plurielle se coalise ; les promiscuités régionales semblent quelque peu s'harmoniser.

La peur, le risque commun d'être blessé ou tué d'un instant à l'autre, entretient un lien entre les membres du groupe, les pousse à s'unir instinctivement afin d'être mutuellement rassurés, une simple présence revêt un rôle essentiel. La formule invocatoire « *restiamo uniti* » répétée en

¹ D'après le nom donné à l'expédition au centre de laquelle Xénophon s'est trouvé.

² Les trois divisions alpines (Cuneense, Tridentina, et Julia) envoyées sur ce front proviennent en effet du Nord.

³ *Il sergente nella neve, op. cit.*, p. 568.

⁴ Citons le mot « *naia* » par exemple, qui signifie le service, la vie militaire dans son ensemble.

⁵ Rigoni Stern, M., *Il sergente nella neve*, in: *Storie dall'Altipiano* (œuvre complète), Mondadori, Milan, 2003, p. 653. Il essaiera par ailleurs de plaisanter, en s'adressant par exemple aux Alpains de Brescia en *bresciano*, tant et si bien qu'il ira jusqu'à provoquer leur raillerie : « *Ridevano a sentirmi, veneto come sono, parlare nel loro dialetto* » (*Ibid.*, p. 541). Ou encore, en pleine bataille : « *canto in piemontese* » (*Ibid.*, p. 636).

continu par le sergent au cours de la déroute, devient même superflue. Cette récurrence litannique lui sert davantage à s'auto-remémorer sa responsabilité envers ses hommes, mais aussi, en quelque sorte, à se faire leur otage. « *Sentivo tutta la responsabilità che mi gravava addosso*¹ » déclare-il au moment de quitter l'avant-poste.

Pour tous, le présent, déjà, est pourtant insaisissable car le souci du futur s'emploie sans cesse à le détruire. Ce « *restiamo uniti* » collabore à la lutte contre la solitude ; toutefois, l'angoisse d'un éventuel isolement physique est la manifestation perceptible d'une angoisse plus profonde, celle de la solitude devant l'imminence de la mort. La question-leitmotiv du soldat Giuanin, qui semble avoir trouvé en son sergent la personnification d'un ultime espoir (« *Sergentmagiù, ghe rivarem a baita ?* »), est l'expression d'une panique en réalité collective, psychotique. Cette allégorie du manque condense les interrogations qui assaillent les combattants et reproduit une forte nostalgie, cette « douleur » (*algos*) de n'être pas de « retour » (*nostos*).

La *baita*², emblème et partie intégrante du paysage alpin, représente et synthétise symboliquement le but dialectal qui motive la retraite de ces hommes. Ce n'est pas simplement un retour *in Italia* ou *a casa* qui est visé, mais bien précisément un retour dans ces petites maisons de montagne.

Même les compagnons de Rigoni Stern, « *Piè Veloce*³ », comme ils le surnommaient, retiendront son attachement à son espace identitaire. Par exemple, un de ses compagnons de bataillon, le lieutenant Nelson Cenci, (lui-même souvent évoqué par Rigoni Stern) dans son récit de ces mêmes événements de la campagne de Russie intitulé *Ritorno* (1981)⁴, écrit :

*Sognava il suo paese sull'altipiano e le montagne.
Sognava ma sapeva bene quello che accadeva e che
doveva accadere. Stava con i piedi in terra Rigoni ! Era
abituato alla neve e al freddo*⁵.

Cenci, témoin de l'attitude de notre témoin, confirme bien la pondération constante de Rigoni Stern entre deux réalités patentes en lui :

¹ *Ibid.*, p. 576.

² Maisonnette en pierre et en bois, est aussi un régionalisme des montagnes de Vénétie et signifie « la maison » de façon générale.

³ *Ibid.*, p. 514. Rappelons qu'il s'agit d'un surnom qu'emploie Homère pour parler d'Achille.

⁴ Provenant encore du même détachement que Rigoni Stern, nous bénéficions aussi du témoignage de Negri Moscioni, *I lunghi fucili* (Einaudi, Turin, 1955).

⁵ Cenci, N., *Ritorno*, Rizzoli, Milan, 1981, p. 86.

l'espace de la guerre réaffirmé par sa lucide responsabilité ; et l'espace de paix de son lointain Plateau. Cette dimension dialectale actualisée par la force de ses songes, participe intensément à une pacification.

D'autre part, dans l'immensité et le chaos où les repères moraux sont souvent brouillés, il retrouve une présence régénératrice figurant à elle seule une somme d'éléments intimes auxquels il s'identifie, et, principalement, ce cher lieu identitaire. Il s'agit du soldat Rino, originaire d'Asiago : « *Rino ! Tutta la mia giovinezza mi vedo davanti, il mio paese, i miei cari*¹ ». Une sorte d'introjection s'opère. Rino le ramène à lui-même, rétablit une continuité. Leurs existences se voient mutuellement confirmées. Compensation aux aberrations de la guerre, Rino résume une appartenance communautaire et culturelle et satisfait un besoin d'assistance.

Par ailleurs, Rigoni Stern aura l'occasion de rencontrer inopinément des personnes qui n'ont *a priori* aucun point commun avec lui mais face auxquelles toute différence est dissoute. Par exemple, en chemin vers le front russe, en janvier 1942, le jeune soldat Rigoni fait une rencontre qui le marquera profondément : celle d'un paysan Polonais qui avait participé à la Grande Guerre sur son Plateau d'Asiago². Soudainement, Rigoni prend ainsi conscience de la petitesse du monde. En effet, un vieux Polonais, à la vue des soldats italiens dont le train a dû s'arrêter à cause du froid extrême et des tempêtes de neige, s'est écrié : « *Io Italia. Io guerra Italia. Io Asiago*³ ». Le mot enchanté est prononcé et déclenche immédiatement un fort enthousiasme chez Rigoni Stern. Les dimensions spatio-temporelles sont confondues et se chargent d'affectivité. Le jeune Alpin est projeté dans l'espace de son Plateau et dans un temps qui précède même sa naissance mais néanmoins intense d'Histoire.

Une guerre fait écho à l'autre, mais entre les deux, s'élève et résonne la paix. Leur différence d'âge, de nationalité, de point de vue, s'estompent. Une vive complicité s'installe, ils discutent longuement et troquent généreusement cigarettes et bière. « *Gli diedi da fumare e visto che aspirava avidamente il fumo gli diedi tutto il pacchetto*⁴ » ; « *Ne ho bevuta di birra in giro per il mondo, ma di simile no di certo ; e mai, purtroppo, ne berrò*⁵ ». Cet inestimable échange matériel calque la valeur de l'échange émotionnel. Le Polonais devient aux yeux de l'allochtone Rigoni Stern : « *Il polacco, il*

¹ *Il sergente nella neve, op. cit.*, p. 624.

² Il narre cet épisode dans une nouvelle intitulée *Incontro in Polonia* (d'abord parue dans le recueil *Il bosco degli urogalli*).

³ *Incontro in Polonia, in Storie dall'Altipiano, op. cit.*, p. 790.

⁴ *Ibid.*, p. 791.

⁵ *Ibid.*, p. 792.

*mio compaesano polacco*¹ ». Cette phrase annonce un non-sens mais aussi une forte fusion identitaire. L'homme se fait alors concrètement partie intégrante de son Asiago². S'écroule d'ores et déjà le poids des valeurs inculquées et le jeune soldat Rigoni, se dirigeant vers la guerre, songe à l'erreur fatale sur le point d'être commise. La guerre perd immédiatement toute sa pertinence et les règles de la logique, pour un Rigoni Stern qui se découvre citoyen du monde, sont d'entrée de jeu violées. Des moments comme celui-ci contribuent à fortifier sa vision d'un genre humain unifié.

Ainsi, nous retrouvons avec force une conception spatiale rigonienne qui définit son identité par rapport à son Plateau comme Patrie, et, le reste du monde, à certains égards pas si différent, se révèle comme espace commun, sans frontières, terre de tous les hommes. De fait, sa double identité s'affirme : une identité restreinte, privée, et une identité universelle. Du reste, il est aussi à noter que Rigoni Stern choisit d'enjamber l'idée de Nation car la Nation italienne aux allures despotiques est sévèrement discréditée. L'identification est par contre totalement rejetée.

En effet, force est de constater que le tant attendu retour *a baita*, retour après un inutile carnage sans gloire, sera souvent marqué pour les survivants par un sentiment d'opprobre. Honte d'avoir été trahis, honte de toute une génération d'avoir cru en sa Nation, d'avoir été conditionnée par un terrible « lavage de cerveau »³. L'idée même de Nation, de Patrie, a été ternie. Dans un empire vide de vérité, les Alpains ont notamment dû subir le lâche poids de l'impréparation générale et de la débâcle. Le fait de ne pas avoir été envoyés sur les monts du Caucase comme il était initialement prévu, coûtera la vie à des centaines d'hommes⁴. Rigoni Stern confiera au cours d'une interview réalisée par Gigi Ghirotti : « *Per me fu una terribile delusione d'amore*⁵ ».

Dans *Il sergente nella neve*, sa plume s'est plutôt abstenue de formuler ouvertement une indignation même si les jugements implicites sont nets. Cependant, dans ses écrits suivants, son fiel sera exprimé avec légèrement plus d'ardeur. Dans *L'ultima partita a carte* (2002), il déclare

¹ *Ibid.*, p. 792.

² Le régionalisme français « pays » pouvant traduire le terme « *compaesano* » rendrait alors parfaitement cette idée (« *paese* » est aussi employé dans certains dialectes italiens pour parler d'habitants du même village).

³ L'humiliation d'un peuple trompé, déshonoré après les déboires de l'armée italienne sera notamment mise en scène par Luigi Comencini dans son film *Tutti a casa* (1960).

⁴ Ce seront par contre les *Alpenjager* de la Wehrmacht qui se retrouveront sur les chaînes du Caucase.

⁵ Interview de Rigoni Stern par Gigi Ghirotti, « *Ritorno sul Don* », « *La Stampa* », 24 novembre 1973.

par exemple à propos des Allemands : « *Oggi, sessant'anni dopo, il mio sdegno per i tedeschi e il commosso ricordo di quegli amici lasciati sull'erba della steppa sono sempre più vivi*¹ ».

Dans *Mai tardi. Diario di un alpino in Russia* (1946), témoignage clairement plus acerbe, politisé et courroucé, Nuto Revelli², ex-officier des Alpains de la Tridentina³, en veut amèrement à ceux qu'il juge responsables et crie explicitement « vengeance ». Il rejoint tout à fait les propos de Rigoni Stern mais ne cache pas sa tenace rancœur envers les « alliés » : « *Oggi, invece, è un odio che mi fa gridare, perché gli alpini morti, per colpa dei tedeschi, dovranno un giorno essere vendicati*⁴ ».

Aussi, le recul de ces deux « oggi » ne peut qu'accentuer l'animosité et l'acrimonie contre les grandes instances, « les décideurs du conflit » qui, par leurs desseins totalisants, ont tenté d'inculquer une culture de la guerre et de la Patrie⁵. Malgré tout, Rigoni Stern s'en tient à une certaine équanimité. Il ne procède jamais à une attaque idéologique aussi directe et manifeste, ce n'est pas le but de son écriture ; l'indignation doit éventuellement venir du lecteur, et non de l'auteur. Toutefois, rétrospectivement, il exprimera de manière très sporadique dans son œuvre, son détachement de la patrie et du fascisme qui a alimenté toute son enfance.

Contentons-nous d'observer trois nouvelles consécutives de son recueil de 1986, *Amore di confine*, et exclusivement la toute dernière phrase de chacune d'entre elles. Relevons : « *Venne la guerra, capimmo che la nostra non era la migliore delle patrie* » ; puis, « *gli amici morti a vent'anni per un'Italia matrigna* » ; enfin : « *Mussolini spiegava a Badoglio che*

¹ *L'Ultima partita a carte*, in *Storie dall'Altipiano*, p. 1737.

² Dans son dernier ouvrage, *Le due guerre* (2003), Revelli déplore l'absence de témoignages de guerre honnêtes et épurés, mais se console en citant *Il sergente nella neve*, le considérant comme « *un libro bellissimo, che si inserisce a pieno titolo nel discorso della guerra "vista dal basso"* ».

Revelli, N., *Le due guerre. Guerra fascista e guerra partigiana*, Einaudi, Turin, 2003, p. XIII.

³ Rappelons que Rigoni Stern appartenait également à la division de la Tridentina, par contre, il se rattachait au bataillon du « Vestone » et Revelli à celui du « Tirano ».

⁴ Revelli, N., *Mai tardi. Diario di un alpino in Russia* (1946), Einaudi, Turin, 2001, p. 138.

⁵ Alberto Asor Rosa observe d'ailleurs que le « *distacco fra l'idea di "patria", considerata in astratto [...], e il paese per cui in concreto si combatte, si soffre ed eventualmente si perde la vita, costituisce uno dei Leitmotiv fondamentali della letteratura italiana della seconda guerra mondiale* ».

Asor Rosa A., « *L'epopea tragica di un popolo non guerriero* », in *Storia d'Italia*, (sous la direction de Walter Barberis), Annali 18, Einaudi, Turin, 2000, p. 884.

voleva “ qualche migliaio di morti per sedere al tavolo della pace”¹ ». Avec ces trois nouvelles clôturées de la sorte, le lecteur reste sur sa faim. Rigoni Stern lance une attaque à mi-voix contre la tyrannie politique, sans hausser le ton, sans vouloir s’étendre sur le sujet, comme s’il en avait long à dire mais préférerait se contenir et laisser parler les faits.

Plus qu’un besoin de rébellion, Rigoni Stern manifeste une sorte d’indifférence pour la politique. Ses préoccupations se situent ailleurs. Du reste, il suggère dans *Il sergente nella neve* : « Tante cose ci sarebbero ancora da dire, ma questa è un’altra storia² ». La limpidité d’un texte apolitique et elliptique prévaut car *polémiquer*, ce serait, en quelque sorte, continuer la guerre (« Polémiquer » vient de *polemikos* « relatif à la guerre »). Faire directement la guerre à la guerre ne l’intéresse pas. *Il sergente nella neve* est en fait un livre antifasciste qui ne parle pas d’antifascisme. La guerre est condamnée de manière sous-jacente, instinctive.

L’Italie, en quête d’épopée nationale, choisit l’incontournable tribut à payer pour un tel but : la guerre. Son peuple a donc été amené à se battre pour tenter de lui faire prendre conscience d’elle-même et cimenter son unité. En ce sens, Roger Caillois, dans *L’homme et le sacré*, attribue à la guerre des pouvoirs de « régénération » et affirme :

Elle est plus qu’un remède affreux où les nations sont parfois contraintes de chercher le salut. Elle constitue leur raison d’être. Elle sert même à les définir : la nation, c’est l’ensemble des hommes qui font la guerre côte à côte ; et à son tour la guerre définit l’expression suprême de la volonté d’existence nationale³.

Benito Mussolini, par de clairs aveux cyniques, n’hésite pas à voler et broyer le destin de milliers d’hommes pour une Nation qui, en réalité, avait encore besoin de naître. Rigoni Stern évoque dans *Inverni lontani* des propos rapportés mais qui semblent l’avoir marqué :

In quel dicembre del’40 era nevicato persino a Roma, e Mussolini, che stava al caldo, la vigilia di Natale disse a suo genero Galeazzo Ciano che era andato a fargli gli

¹ Respectivement dans : *Un raid tra le nevi*, p. 14 ; *Ricordo canavesano*, p. 18 ; *In una valle felice*, p. 22.

Amore di confine (1986), Einaudi, Turin, 1995. (In *Storie dall’Altipiano* : p. 1410, p. 1414, p. 1419.)

² *Il sergente nella neve*, op. cit., p. 661.

³ Caillois R., *L’homme et le sacré* (1939), Gallimard, Paris, 1950, p. 231.

auguri : “Questa neve e questo freddo vanno benissimo, così muoiono le mezze cartucce e si migliora questa mediocre razza italiana...”¹.

Ainsi, Mussolini et son régime prolongent et mettent en action une rhétorique du « baptême de sang » que dès 1866, Francesco Crispi, futur premier ministre, avait formulée. Celle-ci avait traversé les plus célèbres productions culturelles surtout jusqu’à la première guerre mondiale.

L’« intériorisation » du sentiment national s’est avérée imparfaite, ou, du moins, ne résista pas à la guerre. Elle se situe vraisemblablement ailleurs pour Mario Rigoni Stern. Aux yeux des Alpains, le mythe patriotique chargé d’un caractère idéalisé et presque romantique s’est très vite effondré. La « Nation », la motivation de la participation à la guerre, inspire de moins en moins l’identification².

Sur le Don, juste avant de quitter définitivement l’avant-poste, le sergent Rigoni décharge nerveusement dans le vide toute son hostilité. C’est ici l’une des rares fois que le sergent Rigoni Stern extériorise une si vive fougue haineuse:

*Non pensavo a nulla. Stringevo forte il mitragliatore.
Premetti il grilletto, sparai tutto un caricatore; ne
sparai un altro e piangevo mentre sparavo³.*

Ce n’est pas contre l’« ennemi » russe qu’il tire ou contre n’importe quel autre « ennemi de guerre », mais bien contre une situation des plus absurdes et contre les grands ennemis invisibles, qui sont loin de cet espace de la guerre. Quelques années avant sa mort, Rigoni Stern avançait encore : « mais je veux encore affirmer que mes ennemis ne sont ni les Français, ni les Russes, ni les Anglais. Ils se nomment Victor-Emmanuel, Mussolini, Badoglio »⁴.

¹ *Inverni lontani*, in *Storie dall’Altipiano*, p. 1644.

² Dans *À l’Ouest, rien de nouveau*, le narrateur, tout autant victime du tristement célèbre « bourrage de crâne » affirmait aussi : « nous vîmes que la notion classique de la patrie, telle que nous l’avaient inculquée nos maîtres, aboutissait ici, pour le moment, à un dépouillement de la personnalité qu’on n’aurait jamais osé demander aux plus humbles domestiques ».

Remarque, E., *À l’Ouest, rien de nouveau*, (1928), *op. cit.*, Le livre de poche, Librairie générale française, Paris, 1988, p. 21.

³ *Il sergente nella neve*, *op. cit.*, p. 578

⁴ Interview réalisée par Martine Laval, « Le soldat qui lisait Dante », « Télérama », n° 2819, 21 janvier 2004.

L'écrivain nous démontre l'inanité du sens du mot « ennemi ». L'ennemi n'est ni le concurrent, ni l'adversaire, il tire avant tout sa signification de la possibilité, voire du devoir, de l'affrontement. Rigoni Stern tente de passer outre la grande faille humaine qui pousse l'homme à haïr l'homme et que le fascisme éleva à son paroxysme. Il réalise peu à peu que c'est précisément lorsque le semblable est nié sous la figure du dissemblable, que s'ouvre l'abîme de l'*inhumain*.

L'hostilité naît clairement pour lui d'une décision politique. La guerre présuppose la désignation de l'ennemi : l'autre, l'étranger, l'antagoniste sur le plan des intérêts ou des valeurs. L'ennemi, en ce sens, n'est pas forcément l'« *inimicus*¹ », « l'ennemi privé », c'est plutôt l'« *hostis* », c'est-à-dire « l'ennemi public » (auquel on rattache le mot « hostile »), celui d'un méga-groupe. La guerre ne concerne pas les passions individuelles mais principalement des raisons de l'État, et comme le rappelle Jean-Jacques Rousseau dans le *Contrat Social* (1762), elle n'est « point une relation d'homme à homme, mais une relation d'État à État »².

Pour Rigoni Stern, d'abord considéré comme une sorte de masse informe, une puissance nébuleuse qu'il a été imposé d'assujettir à tout prix, l'« ennemi » est de plus en plus estimé dans sa singularité. Il semble bien clair qu'il n'est pas un objet d'aversion. Progressivement, il jaugera les Français, les Grecs, puis surtout les Russes avec lesquels il se trouvera de nombreux points communs et des affinités ; au cours de la retraite du front russe, sa sympathie pour eux s'accroît d'isba en isba. Il s'identifie à eux au point que dans les camps de prisonniers il se faisait appeler : Mario Ivanovič³. Il déclare :

*non mi sentivo straniero perché sempre quella gente mi avrebbe offerto il sale e il pane poiché con loro, a un certo punto della mia vita, avevo diviso la fame e tutto il resto per non rimanere dalla parte della violenza fascista*⁴.

¹ *Inimicus* fut d'abord le contraire de *amicus*. Il a ensuite pris le sens de « ennemi » de façon générale ; en latin chrétien, il a même pris le sens de « démon », le démon étant l'ennemi par excellence. Et généralement, en guerre, l'ennemi est considéré comme le serviteur du Mal.

² Rousseau J. J., *Du Contrat social*, (1996), Œuvre complète, III, éd. Marc-Michel Rey, 1762, p. 357.

³ *Moriamo senza vergona*, in *Storie dall'Altipiano*, op. cit., p. 1326.

⁴ *Ibid.*, p. 1326.

En effet, il se sentira plus proche de ses « ennemis » que de ses « alliés » (enchâsser l'un et l'autre de ces mots entre des guillemets est donc de rigueur). Force est de remarquer que le mot « *nemico* », « ennemi » est de toutes façons absolument banni du vocabulaire rigonien¹.

Arrivés sur le front sans qu'on leur ait donné l'occasion de réfléchir, les jeunes soldats doivent combattre un groupe qui leur est assigné et réagissent en conséquence. L'expérience, la maturité, et la vie en collectivité engendrées par la guerre, ont permis à Rigoni Stern de comprendre à quel point la notion d'ennemi est arbitraire. Il s'aperçoit que cette guerre dresse artificiellement des êtres similaires les uns contre les autres. Cela lui suggère par exemple ce parallélisme entre les espaces russe et italien : « *Loro hanno le Katusce e le Maruske e la vodka e i campi di girasole ; e noi le Marie e le Terese, vino e boschi d'abeti* »². La culture diffère mais la contiguïté est évidente. Ce miroir intensifie ces espaces. Se dévoile également l'idée d'enrichissement de l'identité dans la différence.

Ainsi, des situations apocalyptiques et des contradictions insensées, remuent la volonté de Rigoni Stern d'atteindre une tout autre dimension. Une dimension qui répondrait à sa soif de faire rejaillir des valeurs éthiques, un humanisme *apparemment* étouffé par la guerre. Cette dernière, lui permet de redéfinir son identité, de dévoiler les hommes dans leur essence et soulève des interrogations sur l'appartenance pleine et entière de tous les hommes au genre humain.

La vision du groupe, subjective et individuelle, s'élargit, dépasse la traître appartenance nationale profanée par le fascisme, et observe une perspective - toujours forgée dans son intimité - mais qui éveille en lui un sentiment internationaliste. Une vague intuition initiale est constamment à l'affût de confirmations. C'est précisément la guerre, et surtout celle dans ce plus grand pays du monde, qui semble lui révéler un espace commun de paix incommensurable. Un sentiment humaniste l'enveloppe mais est incompatible avec le bien direct de la patrie. Rigoni Stern se découvre philanthrope au sens noble du terme, il a réussi à gommer de nombreuses différences. C'est une façon d'exprimer sa revanche. La guerre, qui brise violemment les frontières, peut donc représenter une occasion, pour ceux

¹ Dans la nouvelle *Amore di confine*, Rigoni Stern se surprend lui-même, il écrit : « *Ma per l'offensiva nemica della primavera del 1916 (mi accorgo che è la prima volta che uso "nemica", e solo in questo caso mi sta bene)...* »

Amore di Confine, in *Storie dall'Altipiano*, op. cit., p. 713-714.

² *Il sergente nella neve*, op. cit., p. 569.

qui savent la saisir, de les effacer pacifiquement, de les nier, au moins dans l'intimité de leur conscience.

La plume de Rigoni Stern suit un recommencement incessant autour d'une dialectique au centre de laquelle trône un espace intime, dialectal. La guerre est bien en orbite autour de ces spires mais cette intimité - à la fois rétractée vers une pure intériorité, mais, d'autre part, qui s'étend et se diffuse vers l'universel - camoufle sa furie en faveur d'espaces de paix sans cesse réinventés.

Bibliographie :

- Asor Rosa A., « L'épopée tragica di un popolo non guerriero », in *Storia d'Italia*, (sous la direction de Walter Barberis), Annali 18, Einaudi, Turin, 2000.
- Bedeschi, G., *La neve, la pace, la guerra*, Mursia, Milan, 1978.
- Caillois R., *L'homme et le sacré* (1939), Gallimard, Paris, 1950.
- Calvino, I., *Défis aux labyrinthes, Textes et lectures critiques*, Tome II, Seuil, Paris, 2003.
- Cenci, N., *Ritorno*, Rizzoli, Milan, 1981.
- Galli Della Loggia, E., *L'identità italiana*, Il Mulino, Bologne, 1998.
- Ghirotti, G., « Ritorno sul Don », « *La Stampa* », 24 novembre 1973.
- Gonzato, F., « *Tutti quei morti dimenticati* », « *Alto Adige* », 5 février 2006.
- Laval, M., « Le soldat qui lisait Dante », « *Télérama* », n° 2819, 21 janvier 2004.
- Moscioni, N., *I lunghi fucili*, Einaudi, Turin, 1955.
- Remarque, E., *À l'Ouest, rien de nouveau*, (1928), Le livre de poche, Librairie générale française, Paris, 1988.
- Revelli, N., *Mai tardi. Diario di un alpino in Russia* (1946), Einaudi, Turin, 2001.
- Revelli, N., *Le due guerre. Guerra fascista e guerra partigiana*, Einaudi, Turin, 2003.
- Rigoni Stern, M., *Storie dall'Altipiano* (œuvre complète sous la direction de Eraldo Affinati), Mondadori, "I Meridiani", Milan, 2003.
- Rigoni Stern, M., *I racconti di guerra*, Einaudi, Turin, 2006.
- Rousseau J. J., *Du contrat social*, (1996), Œuvre complète, éd. Marc-Michel Rey, Paris, 1762.
- Senofonte, *Anabasi*, Rizzoli, BUR, Milan, 1978.
- Teoboldi, P., (sous la direction de), *Mario Rigoni Stern. Gusto dei contemporanei*, Quaderno numero 8, Comune di Pesaro, Pesaro, 1999.